Sylvie HOUSIEL, *Dire la guerre : le discours épistolaire des combattants français de 14-18*

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Linguistique, 2014, 388 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9414>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9414

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 371-373

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Sylvie HOUSIEL, *Dire la guerre : le discours épistolaire des combattants français de 14-18* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9414> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9414>

leur extermination. D'autres blagues permettent de comprendre la logique de la légitimité dans la politique de guerre d'agression de l'Allemagne nazie. Cette dualité est le mode qu'utilise Rudolph Herzog pour exposer les anecdotes humoristiques liées à la chronologie historique des événements survenus au cours de la période de l'Allemagne dirigée par Adolf Hitler et son parti politique.

Par ailleurs, les États-Unis se sont également servi de l'humour pour faire prendre conscience de ce qui se passait en Allemagne. Les films américains proposaient du divertissement ; par la suite, ils étaient destinés à mobiliser le public contre le III^e Reich : « Charlie Chaplin était l'homme prédestiné pour opposer une réponse cinématographique à l'imagerie ampoulée des nazis, avec son film *Le Dictateur* » (p. 174). De plus, lorsque les États-Unis entrèrent en guerre, et que beaucoup de sang allait couler pour libérer l'Europe, rien ne paraissait plus inopportun que de sortir un film sur les nazis (*Jeux dangereux*, Ernst Lubitsch, 1942).

Sur la fin du conflit, les émissions satiriques radiophoniques de la BBC servaient également à ridiculiser les nazis, quand les émissions classiques allemandes diffusaient une propagande annonçant une Allemagne encore forte et puissante malgré le déroulement des opérations de débarquement.

Tout au long de ces années, une persécution s'est mise en place par la Cour de justice populaire. Mais la justice était pour le moins arbitraire. En effet, les blagues politiques étaient traitées comme des délits mineurs. En réalité, « ce [n'était] pas la blague qui [était] condamnée mais l'attitude de celui qui l'a[va]it racontée » (p. 210). Ainsi les peines étaient-elles prononcées en fonction non pas du délit, mais du système de croyance qui contredisait le national-socialisme.

Enfin, de l'après-guerre à aujourd'hui, l'humour avec ce passé historique et l'extermination des Juifs est toujours délicat. Ainsi est-il primordial que les propos, aussi humoristiques soient-ils, ne viennent banaliser l'Holocauste. Le meilleur exemple reste le film de Roberto Benigni, *La vie est belle*, qui reçut quatre oscars en 1997, pour sa « réflexion pleine de sensibilité sur le traumatisme de l'Holocauste, qui ne tombe jamais dans la banalité » (p. 274).

Dans l'ouvrage, Rudolph Herzog a voulu mettre en exergue les différents humours circulant au cours de la période historique de l'Allemagne nazie. Si la qualité des exemples, sous toutes les formes (blagues, caricatures, émissions, films), est appréciable, il en manque toutefois

en quantité, probablement dû à la difficulté d'obtenir des entretiens ou de récolter des écrits. La présentation de cette recherche suivant l'ordre chronologique des événements permet de bien assimiler le contexte sociétal, avec le type et le motif de la blague (fatalisme juif, moquerie des dirigeants allemands, propagande nazie et prise de conscience collective).

Anthony Michel

Crem, université de Lorraine, F-57000

michelanthony@yahoo.fr

Sylvie Housiel, *Dire la guerre : le discours épistolaire des combattants français de 14-18*.

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Linguistique, 2014, 388 pages

À l'heure des commémorations officielles de la Grande Guerre et du rappel des faits les plus cruels qui en ont ponctué le déroulement avant les fastes du Traité de Versailles, l'ouvrage de Sylvie Housiel vient à point nommé rappeler que tous ces événements ont très souvent d'abord été vécus dans leur chair et leur cœur par des hommes simples, de simples hommes qui en ont fixé les détails au quotidien dans des lettres adressées à leur famille ou à leurs connaissances. Cette masse de documents dispersés a fait l'objet d'études ponctuelles de la part d'historiens de l'événement (Jean-Jacques Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau, Christophe Prochasson, Rémy Cazals), de sociologues (Luc Rassin, Carine Trévisan), parfois de linguistes spécialistes d'analyse de discours (Sonia Branca-Rosoff). Elle a rarement fait l'objet d'une enquête de très vaste ampleur. L'ouvrage présenté ici s'appuie sur un corpus de quelque 7 630 lettres, dont plus de 1 600 sont totalement inédites. Il est rédigé par une spécialiste des études culturelles, un objet qui syncretise en quelque sorte ces perspectives, et c'est là ce qui en fait tout l'intérêt, car ces lettres de soldats proposent une vision panoramique globale du fait de guerre vécu au quotidien par des individus d'origines diverses, impliqués dans un conflit qui dépasse leurs intérêts immédiats et, parfois, leur entendement. Ainsi livre-t-il une vision renouvelée de l'engagement des individus dans le processus de la guerre.

Dans son introduction (pp. 13-26), Sylvie Housiel expose les difficultés de méthode et de structuration qu'elle a rencontrées et surmontées pour réaliser son étude. Désireuse de dégager « les représentations qu'ils [les soldats] ont élaborées de leur vécu dans les échanges avec leurs proches » (p. 15), l'auteure souhaite « apporter des informations nouvelles, voire compléter le savoir considérable déjà accumulé dans les études d'histoire mais aussi de littérature qui s'attachent à l'expérience

combattante de la Grande Guerre » (*ibid.*) par une analyse précise de la mise en mots de ces représentations et l'approfondissement des faits d'interaction verbale que suscitent ces dernières. Pour atteindre son objectif, l'auteure a pris le parti de recopier les lettres sans les corriger en dépit, parfois, d'erreurs nombreuses qui donneraient du grain à moudre aux spécialistes d'histoire de la langue, mais son objectif, comme on l'a vu, est autre puisqu'il s'agit de faire sourdre de ces correspondances une représentation du fait de guerre. À cet effet, l'auteure s'appuie sur un socle théorique constitué notamment par les ouvrages de Roman Jakobson (1963-1973, *Essais de linguistique générale*, 2 volumes, trad. de l'anglais par N. Ruwet, Paris, Éd. de Minuit) Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau (2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Éd. Le Seuil), Ruth Amossy (2000, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Nathan ; 2010, *La présentation de soi*, Paris, Presses universitaires de France), et Catherine Kerbrat-Orecchioni (1990-1992, *Les interactions verbales*, t. 1 et 2, Paris, A. Colin), pour la part sémio-linguistique. En procédant à de constants va-et-vient entre la macro-analyse de ce corpus concret et la micro-analyse des échanges épistolaires, l'auteure est à même de produire des éléments de réponse au « questionnement sur l'expérience vécue des combattants et les motivations de leur comportement » (p. 25) que ne manquent pas de susciter les péripéties – batailles, mutineries, déclarations officielles, etc. qui ont ponctué le déroulement de cette Grande Guerre.

À la suite de ces réflexions, Sylvie Housiel opte pour une analyse chronologique des correspondances retenues « à raison d'un chapitre par an : 1914, 1915, 1916, 1917, 1918 » car cette présentation est celle qui « permet le mieux de suivre le mouvement épistolaire, l'évolution périodique de la perception de la guerre en relation avec les circonstances militaires, diplomatiques et politiques du conflit » (p. 26). Et il apparaît rapidement que la lettre, dans ce contexte d'isolement et de lutte, constitue un élément fondamental et même vital du quotidien des soldats, comme en témoigne une lettre de décembre 1914 écrite par Roland Dorgelès : « Les lettres, cela remplace tout : le vin, rempli de mouches qu'on ne peut boire, la viande tournée, tout ce qui me manque. On a nue "babille", il n'y a que ça qui compte... » (p. 28). Une étude approfondie des modalités constitutives et fonctionnelles de la lettre de guerre (pp. 27-71) permet de dégager les constantes de cet objet et les lignes de force de son analyse, notamment au regard d'autres sources de documentation telles les carnets et journaux de guerre car, comme le note très justement Sylvie Housiel, « c'est uniquement dans les lettres que les dimensions discursives et

argumentatives permettent d'accéder, dans une perspective historiquement située, à la façon dont l'événement se construit dans l'échange en sondant les interactions entre le front et l'arrière » (p. 67).

Le chapitre consacré à l'année 1914 (pp. 73-131) met en place les éléments du drame qui se noue. Abel Ferry, neveu de Jules Ferry (originaire de Saint-Dié dans les Vosges devenues allemandes en 1871, comme Ferdinand Brunot, le grammairien), écrit à son épouse, le 28 juillet 1914 : « Autour de moi, je sens depuis près d'une semaine une tragédie voilée qui peu à peu nous enlace. J'ai une impression d'impuissance, non d'effroi. [...] Soudain, sans que rien, sauf quelques télégrammes de Cambon, avant-coureurs de l'orage, ne nous eût prévenus, la guerre, la guerre générale vient, vient chaque jour plus proche, chaque jour plus visible » (p. 83). Et c'est ici que l'ouvrage se révèle significatif, car, en étudiant des correspondances d'intellectuels et celles d'hommes du peuple, paysans ou ouvriers, il peut montrer la différence de perception de l'entrée en guerre qui oppose ces deux types de correspondances. Alors que l'homme du peuple croit réellement à une guerre courte et nécessairement victorieuse contre les Boches, les intellectuels s'illusionnent beaucoup moins et redoutent dans leur plus large majorité un enlèvement prolongé dans la guerre. En 1915 (chapitre 3, pp. 133-167), le sentiment général éprouvé par les combattants s'est profondément modifié car les valeurs de la propagande développée l'année précédente ne conviennent plus de sorte que les soldats commencent à rechercher explication et justification de leur sort : « Vous me dites que la guerre finira bientôt ! — tant mieux. Mais nous n'en croyons absolument rien. Il y a trop longtemps que l'on nous raconte des histoires et des mensonges » (p. 155). Après l'échec de la concertation des parties alliées en présence, 1916 (chapitre 4, pp. 169-223) focalise son développement sur l'événement de la bataille de Verdun ; ce dernier fait d'abord l'objet de rumeurs puis d'une rhétorique. Tandis que la bataille se développe et perdure, les soldats font l'expérience de la cruauté physique et de l'amenuisement des espoirs de victoire : « On est heureux quand c'est passé d'avoir assisté à ces moments tragiques. On se sent plus homme et on éprouve la grande satisfaction d'avoir contribué pour sa part à la défense de la Patrie » (p. 182). Mais « Qu'est-ce que le sort nous réserve ? Cela dépendra surtout de la façon dont on nous emploiera. Si l'on nous oblige à placer les pièces en toute première ligne, ou à avancer sous le feu pour soutenir l'infanterie, alors je ne donne pas cher de notre peau ! » (p. 192). La rhétorique épistolaire se concentre alors sur la dénonciation des ennemis de l'extérieur, les Boches, et ceux de l'intérieur,

les institutions militaires et politiques de la France : « Je m'abstiens de tout commentaire au sujet de ces idées baroques de certains grands chefs, qui veulent faire la guerre à leur façon et croient qu'avec un canon tirant à bout portant contre un mur ou dans une porte, on va remporter des succès étonnants ! Toujours est-il que ces gens-là, qui ne sont jamais sur le terrain de l'action, refusent d'écouter ou de croire les gens compétents chargés de l'exécution et s'obstinent une fois l'idée émise, à donner l'ordre en dépit de toutes les représentations dictées par l'expérience et même par le bon sens » (p. 215). 1917, chapitre 5 (pp. 225-257), est l'année de la lassitude critique qui fait que l'ensemble des belligérants dresse le bilan des échecs et des impasses dans lesquels s'enlise la guerre : « Clémenceau dit que ce n'est pas quelques centaines d'hommes qui l'empêcheront de continuer la guerre. Il pourrait dire la vie de millions d'hommes, il ne se tromperait pas, c'est honteux » (p. 227). Un malaise qui se généralise et qui ravage le moral des troupes jusqu'à susciter des mutineries réprimées dans le sang : « Fusiller un pauvre malheureux qui dans un moment de folie tant que nous étions à Lorette a quitté la tranchée et a refusé d'y revenir. [...] Après lui avoir attaché les mains au poteau et nous avoir fait mettre au présentez-armes nous avons entendu les tristes commandements (« joue-feu »...), puis ce pauvre malheureux s'est tordu et un sergent lui a donné le coup de grâce, une balle de revolver dans la tête. Le major est allé voir ensuite s'il était mort, il a levé la tête comme qui veut le regarder, puis plus rien. Le crime était accompli » (p. 253). Le chapitre 6, 1918, part du constat de l'effondrement du moral des soldats. Sylvie Housiel montre très bien par quelles modalités rhétoriques et énonciatives, les acteurs expriment ce désarroi, mais l'arrivée des compagnies de soldats américains transforme la donne et fait naître un espoir : « Je crois que les Allemands sont perdus, je vais t'en expliquer la raison : c'est parce que nous avons les Américains avec nous. Ils sont guerriers jusqu'à mourir ; ils vont comme des lions » (p. 289). Et lorsque la guerre touche à son terme, que l'armistice est signé, le retour au quotidien s'avère difficile pour ces hommes que plus de quatre années de combats, de souffrances et d'exil ont profondément transformés : « Ah ! La guerre est finie, c'est bien joli, oui, mais la lutte pour la vie recommence. Lutter chichement pour son plat de frites et son beefsteack, s'agiter beaucoup pour si peu de chose, sa petite vie qu'il faudra disputer à la famine au prix de quels sacrifices ! Après s'en être soucié si peu durant la grande lutte, la gigantesque lutte des peuples, là où l'on tenait sa place dans les premiers rangs, en tête de tous les Français ! Non, qu'allons-nous devenir maintenant qu'il nous va falloir rétrograder et devenir un simple particulier » (p. 298)...

Par ce travail d'analyse minutieux, bien soutenu par la pratique réfléchie des diverses techniques linguistiques d'analyse des discours et par une parfaite connaissance de la littérature historique ayant déjà traité de l'objet, Sylvie Housiel propose une nouvelle manière d'appréhender de l'intérieur la Première Guerre mondiale et de comprendre comment elle a pu être vécue tant par ceux qui étaient au front que par ceux qui, à l'arrière, en attendaient des nouvelles qu'ils pouvaient alors croiser avec les informations distillées par les appareils officiels d'État, comme *Le Miroir*... Quatre riches annexes complètent cet intéressant volume. D'abord une présentation analytique du corpus retenu (pp. 315-324), qui précise les noms, l'origine, le statut social de chacun des épistoliers. Puis le discours du président Woodrow Wilson, en date du 22 janvier 1917, suivi d'un dossier de presse (pp. 325-330) ; une utile chronologie des faits de guerre mettant en scène les protagonistes de ces correspondances (pp. 331-348), et enfin un entretien inédit avec l'un des derniers grands témoins de l'événement, le « poilu » Ferdinand Gilson (1898-2006), qui donne à l'ensemble la profondeur d'une rétrospection vécue à distance d'une Seconde Guerre mondiale et d'un bouleversement absolu des données techniques et des valeurs de la société française. À cet égard, l'ouvrage, soigneusement composé par les éditions Lambert-Lucas, intéressera autant les historiens que les linguistes et les sociologues soucieux de se pencher sur une des périodes les plus tragiques de notre pays.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges, F-87000

jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Danielle LEEMAN, Alain CAZADE, Jean-François CHANLAT, Gilles LOUÏS, Sébastien McEvoy, dirs, *L'interculturel en entreprise : quelles formations ? Aspects civilisationnels, économiques, historiques, juridiques, linguistiques*.

Limoges, Lambert-Lucas, col. Info-com, 2011, 160 pages

Signé Alain Cazade et Danielle Leeman, l'avant-propos (pp. 9-11) annonce la couleur : « Le lieu d'une recherche spécifique et incontournable, dans le contexte actuel, se dessine ainsi, comme l'importance à lui donner dans les formations dispensées par l'Université » (p. 11). À ce titre, ce livre s'adresse à tous ceux qui, de près ou de loin, traitent de ce sujet ou sont confrontés à ce thème dans leur pratique. Cet avant-propos contient une liste à la Prévert de comportements culturels qui peut servir d'introduction à des cours sur le sujet de l'interculturalité. Quelques pages plus loin, Cornelius Crowley évoque les *topoi*, sujet bien connu des hommes du marketing (pp. 12-13). C'est également le prétexte invoqué par les auteurs pour s'intéresser à ce sujet.